

réclama des renforts à son cousin Julien, le frère de Gallus, qui venait de se couvrir de gloire sur le Rhin. Les troupes réunies à Paris refusèrent de partir vers l'Est et acclamèrent Julien empereur (360). L'Occident était perdu pour Constance. Il quitta Antioche vers la fin de l'été 361 pour marcher à la rencontre de son compétiteur; arrêté en Cilicie par la maladie, il se fit baptiser par Euzorius d'Antioche et mourut le 3 novembre 361. Julien n'avait plus de concurrent quand il entra à Constantinople un mois plus tard.

MÉLÉGÉ

Le nouveau maître du monde avait trente ans; il n'avait guère connu jusqu'alors que les cachettes, la surveillance, la contrainte ou la défiance. A six ans, il était orphelin, sa famille ayant été massacrée par ordre et presque sous les yeux de Constance; sauvé par Marc d'Aréthuse, il ne fut qu'assez longtemps après amené à Nicomédie, où il grandit sous le regard et l'influence d'Eusèbe, l'ancien condisciple d'Arius et le mauvais génie des empereurs défunts, dans la coterie ecclésiastique de la cour. Adolescent, il subit, en Cappadoce, une sorte de réclusion. Autorisé à suivre les leçons des philosophes renommés de Constantinople et de l'Asie Mineure, il s'en vit séparé parce que son évolution paraissait trop rapide et Gallus, son frère, le mit à l'école d'Aèce, le sophiste arén favori de Léonce d'Antioche. Nous le retrouvons à Athènes, auditeur assidu des maîtres du néo-platonisme; de là, il part mener la guerre sur les frontières du Rhin.

Ainsi s'explique, en partie du moins, la position morale et intellectuelle de Julien au moment où il devient empereur. Le christianisme est pour lui, d'abord, la religion du bourreau de sa famille; c'est ensuite une doctrine dont les bases essentielles sont controversées et dont l'histoire est dénuée de poésie. Par Homère et Platon, tout au contraire, à Constantinople et surtout à Athènes, se maintient la tradition du bon goût et des légendes fleuries; le poète et le philosophe sont continus, ils revivent dans les doctrines des néo-platoniciens à la mode, où les aspirations vers le divin se trouvent satisfaites par une nouvelle forme de culte réservée à des initiés et des pratiques secrètes accessibles aux délicats.

Tant que vécut Constance, Julien resta officiellement chrétien; mais il n'y a qu'à parcourir sa correspondance, après le départ de Paris et la marche vers l'Orient, pour voir s'affirmer son idéal intellectuel et religieux. Ce n'est plus d'Aristote, de Platon ou de Jamblique qu'il raffole seulement; les dieux sont invoqués à chaque

instant, il leur obéit et sacrifice en leur honneur, il manifeste sa haine à l'égard des chrétiens.

A peine entré à Constantinople, Julien montra que son hellénisme était autre chose qu'une manie littéraire. Il commença par une mesure qui semblait inspirée du plus franc libéralisme, la neutralité de l'Etat devant les sectes chrétiennes de toute nuance et le rappel des évêques exilés par Constance; en réalité, il s'agissait de marquer une réaction contre le précédent gouvernement, de donner aux diverses factions l'occasion de s'entre-dévorer sans contrainte, au plus grand détriment de l'idée chrétienne, pour le bénéfice ou la joie des païens. En même temps, les priviléges dont avaient joui les clercs et les évêques depuis Constantin étaient supprimés, les enseignants militaires recevaient des emblèmes païens, la réforme de l'administration palatine par l'exclusion des chrétiens était commencée, l'enseignement de la grammaire et de la rhétorique devenait interdit aux maîtres chrétiens; pour comble, il était ordonné de rouvrir les temples et de reprendre les sacrifices traditionnels aux dieux. Tout cela fut décidé et mis en vigueur en moins de six mois.

Un peu partout dans l'empire — l'épigraphie le démontre à elle seule — on eut l'impression que le paganisme avait sa revanche sur la législation prohibitive de Constantin et de ses successeurs. Dans la province d'Arabie notamment, des temples se rouvriraient déjà (1); en Phénicie on acclamait le restaurateur des vieux cultes humiliés (2). A Bosra, où païens et chrétiens étaient en nombre à peu près égal, on manqua d'en venir aux mains.

Dès juin 362, Julien prenait la direction d'Antioche (3). En passant à Tarse (Cilicie) il fit donner ordre à l'évêque d'Égée de rendre au temple d'Esculape des colonnes qui lui avaient été enlevées trente ans plus tôt pour servir à la construction d'une église chrétienne.

L'arrivée à Antioche ne ressembla guère à un triomphe, les neuf mois du séjour furent à tous pénibles et longs. Julien n'avait rien pour plaire aux Antiochiens; au lieu d'un empereur, et d'une cour brillante, ils trouvaient un philosophe barbu et négligé; au lieu d'un prince ami des courses et des jeux, ils voyaient un rêveur qui manqua d'en venir aux mains.

(1) A Anz, dès mars 362 (cf. ci-dessous, p. 226), à Djounéin; milliaires avec accastillages à Julien, de Gérasa à l'Arron (cf. BRUENNOW-DOMASZEWSKI, *Die Promenade Arabica*, I, p. 42-3; II, p. 230-233, 337).

(2) Dédicace de Beyrouth (*Mélanges de la faculté Orientale*, II, 1907, p. 266): «... [reparatori] orbis romani et restitutori omnium rei[um] et totius felicitatis...».

(3) Sur le séjour de Julien à Antioche, voir P. ALLARD, *Julien l'Apôstat*, t. III (Paris, 1903).

s'ennuyait au spectacle; ils étaient gouailleurs, riaient de tout et de tous, et Julien ne comprenait pas la plaisanterie; ils le moquaient, il les haïssait. Par-dessus tout, ils étaient chrétiens en majorité; or la dévotion de Julien aux vieilles divinités et sa tentative de restaurer les cultes païens les scandalisait et les irritait.

Il ne se contenta pas de fréquenter les temples, il devint vite persécuteur et destructeur. Dès l'été de 362, il donnait l'ordre de ravager les tombes chrétiennes; les reliques de saint Jean-Baptiste furent odieusement profanées. En octobre, le feu prit au temple de Daphné; par mesure de représailles, la grande église d'Antioche fut fermée d'abord, puis mise à sac; ses vases sacrés furent souillés; Euzous, qui tentait de protester, se vit souffler.

Dans tout le rossort d'Antioche, on assista à des débordements de populace et le sang coula. Maiouma (la « marine » de Gaza), parce qu'elle était chrétienne, fut d'autorité déchue du rang de cité et condamnée à n'être plus qu'un faubourg de la païenne Gaza. À Gaza et à Ascalon, des prêtres et des vierges furent massacrés et leurs corps jetés aux porceaux. À Panéas, une vieille statue du Christ fut renversée de son socle, mise en pièces et remplacée par une statue de l'empereur. À Beyrouth, ce fut un officier qui mit le feu à l'église. À Aréthuse, l'évêque Marc (celui-là-même qui avait, en 337, sauvé Julien et Gallus) fut maltraité par la foule pour avoir jadis détruit un temple de la ville: Julien n'essaya pas de le soutenir aux mauvais traitements. À Épiphanie (Hama), l'idole de Bacchus fut pompeusement installée sur l'autel. À Emèse, l'église fut transformée en temple de Bacchus, les tombes chrétiennes incendiées. À Héliopolis (Ba'albeck), un diacre, qui avait renversé des idoles au temps de Constantin, fut sauvagement mis à mort; des vierges outragées, puis assassinées. À Damas, deux églises furent livrées au feu.

Antioche souffrit cruellement. Des mesures économiques maladroites amènerent la misère et la famine, que ne guériront point des citations d'Homère sur les avantages de la frugalité; comme pour vexer davantage la population et froisser les consciences, Julien trouva ingénieux d'arroser d'eau lustrale les denrées du marché ou de jeter dans les fontaines quelques restes des sacrifices. Des soldats, qui avaient refusé d'enlever de leurs enseignes les emblèmes chrétiens,

— Bonose et Maximien, — ou qui avaient critiqué l'attitude religieuse de leur maître, — Juventin et Maximin, — furent exécutés (1).

(1) Sur les martyrs Juventin et Maximin et quelques détails de leur hagiographie, cf. P. PEETERS, *Analecta Bollandiana*, 1924, p. 77-82.

s'ennuyait au spectacle; ils étaient gouailleurs, riaient de tout et de tous, et Julien ne comprenait pas la plaisanterie; ils le moquaient, il les haïssait. Par-dessus tout, ils étaient chrétiens en majorité; or la dévotion de Julien aux vieilles divinités et sa tentative de restaurer les cultes païens les scandalisait et les irritait.

Il ne se contenta pas de fréquenter les temples, il devint vite persécuteur et destructeur. Dès l'été de 362, il donnait l'ordre de ravager les tombes chrétiennes; les reliques de saint Jean-Baptiste furent odieusement profanées. En octobre, le feu prit au temple de Daphné; par mesure de représailles, la grande église d'Antioche fut fermée d'abord, puis mise à sac; ses vases sacrés furent souillés; Euzous, qui tentait de protester, se vit souffler.

Dans tout le rossort d'Antioche, on assista à des débordements de populace et le sang coula. Maiouma (la « marine » de Gaza), parce qu'elle était chrétienne, fut d'autorité déchue du rang de cité et condamnée à n'être plus qu'un faubourg de la païenne Gaza. À Gaza et à Ascalon, des prêtres et des vierges furent massacrés et leurs corps jetés aux porceaux. À Panéas, une vieille statue du Christ fut renversée de son socle, mise en pièces et remplacée par une statue de l'empereur. À Beyrouth, ce fut un officier qui mit le feu à l'église. À Aréthuse, l'évêque Marc (celui-là-même qui avait, en 337, sauvé Julien et Gallus) fut maltraité par la foule pour avoir jadis détruit un temple de la ville: Julien n'essaya pas de le soutenir aux mauvais traitements. À Épiphanie (Hama), l'idole de Bacchus fut pompeusement installée sur l'autel. À Emèse, l'église fut transformée en temple de Bacchus, les tombes chrétiennes incendiées. À Héliopolis (Ba'albeck), un diacre, qui avait renversé des idoles au temps de Constantin, fut sauvagement mis à mort; des vierges outragées, puis assassinées. À Damas, deux églises furent livrées au feu.

Antioche souffrit cruellement. Des mesures économiques maladroites amènerent la misère et la famine, que ne guériront point des citations d'Homère sur les avantages de la frugalité; comme pour vexer davantage la population et froisser les consciences, Julien trouva ingénieux d'arroser d'eau lustrale les denrées du marché ou de jeter dans les fontaines quelques restes des sacrifices. Des soldats, qui avaient refusé d'enlever de leurs enseignes les emblèmes chrétiens,

— Bonose et Maximien, — ou qui avaient critiqué l'attitude religieuse de leur maître, — Juventin et Maximin, — furent exécutés (1).

L'antipathie augmentait. Les Antiochiens se vengeaient par des arostrophes et des chansons; les gens cultivés, comme Diodore et Théodore (les futurs évêques de Tarse et de Mopsueste), lanzaient des écrits contre Julien. Celui-ci repliqua par trois livres *Contre les Chrétiens et par le Misopogon* (l'ennemi de la barbe). Il y fait un portrait assez peu flatteur, mais pour nous fort curieux, des Antiochiens; par-dessus tout, il leur reproche leur ingratitûde et leur annonce qu'il se vengera en les privant pour toujours de sa présence. — En mars 363, la guerre l'appelait aux frontières orientales. Par Bérée, Hiérapolis, Harran, Callinique, Circésium et Doura, il gagna le territoire perse. Le 26 juin, une flèche sarrasine l'atteignait, avec lui s'éteignait la descendance male de Constance Chlore.

Qu'était devenue l'Église d'Orient tandis que Julien tentait de restaurer les vieux cultes? Saint Athanase, profitant de la mesure générale prise en faveur des exilés, était rentré à Alexandrie dès février 362; il essayait de regrouper les fidèles tenants de Nicée. Le dénombrément hélas! était facile; quelques exilés remontés des déserts de la Thébaïde, — Lucifer de Cagliari, Eusebe de Vercell, Astérius de Pétra, — et c'était à peu près tout. Cependant, malgré la prévarication à peu près générale de l'épicopat, on pouvait raisonnablement se demander si certains prélates n'avaient pas dévié vers l'hérésie ou ne lui avaient pas donné leur adhésion par peur des représailles ou seulement par entraînement. Fallait-il les condamner sans retour ou user à leur égard de procédés moins rigoureux?

D'autres questions, plus angoissantes peut-être, sollicitaient l'attention de saint Athanase: l'état de l'Église d'Antioche et les premiers échos d'une nouvelle controverse théologique qui mettait aux prises Antioche et Laodicée de Syrie.

A Antioche, les trois groupes chrétiens que nous avons observés depuis l'exil d'Eustathe, subsistaient toujours. C'était d'abord l'église officielle, avec Eu佐夫; puis les Eustathiens, sous la conduite de Paulin; en troisième lieu, le groupe dirigé par Diodore et Flavien. Dès l'installation de Mélèce, ces derniers l'avaient accueilli comme leur pasteur légitime; il est même possible que le résultat ou le premier acte de cette bonne entente ait été la prise de possession de la vieille église, la Palée (1); en tout cas, à partir de ce moment, le groupe de Flavien et de Diodore a un évêque, et un centre d'attraction

(1) On l'appelait ainsi pour la distinguer de la grande église bâtie sur l'île par Constantin et achevée par Constance en 341, et réservée au clergé officiel. La Palée s'appelait encore, de l'ancien nom de son emplacement, le *campus*, et ses fidèles, les *Campenses*. Paulin réunissait les siens dans une petite église de la ville (*Socrate*, III, 9).

nicéenne est constitué à Antioche. Son influence aurait pu être plus immédiate, si une dispute ne s'était élevée au même moment entre Antioche et Laodicée, dispute qui est à l'origine des querelles christologiques dont nous aurons à parler longuement.

Laodicée était la patrie de deux chrétiens de large culture, les deux Apollinaires, père et fils. Jadis, leur attachement à la poésie les avait mis dans une situation un peu équivoque; réprimandés par l'évêque Théodote — un défenseur d'Arius — ils avaient fait pénitence et obtenu le pardon. Ils étaient en froid avec Georges, le successeur de Théodote, un semi-arian que nous avons rencontré dans toutes les coteries et manœuvres du parti; par contre, quand saint Athanase revint de son premier exil, en 346, les Apollinaires le reçurent chez eux; Georges les excommuna et, par réaction, le père et le fils devinrent le centre, sinon l'âme de l'opposition nicéenne dans leur ville; au moment où nous sommes arrivés, Apollinaire le jeune vient de recueillir la succession de Georges (1). Or, à Antioche, on se querelle autour de propos qui s'échangent au sujet de la personne même du Verbe divin; certains prétendent que le Christ n'a pas assumé une nature humaine complète, mais que le Verbe tenait dans cette nature le rôle de l'âme raisonnable; la diffusion de ces nouveautés est imputée au prêtre Vital, mais la paternité en est attribuée à Apollinaire; — d'autres, tout à l'opposé, semblent affirmer un simple rapport moral entre le Christ de l'Évangile et le Verbe éternel; c'est, dit-on, l'opinion de Diodore.

Telle est la situation au moment où saint Athanase se préoccupe de régler les questions les plus urgentes avec l'aide des purs nicéens qui se trouvent à ses côtés. Il lance une convocation aux Syriens: Apollinaire se fait représenter, et de même Paulin; — quant à Lucifer de Cagliari, il quitte Alexandrie et se rend incontinent à Antioche. Sous l'intelligente direction de saint Athanase, le concile se préoccupe d'abord de restaurer ou de promouvoir l'unité autour de la doctrine de Nicée. Les « apollinaristes » semblent avoir convaincu Athanase de leur bonne foi et le concile décide, sans s'arrêter aux détails et moins encore aux points névralgiques de la question disputée, que le Christ a pris corps et âme d'homme, puisqu'il devait sauver l'un et l'autre; une seule formule de foi reste en vigueur, celle de Nicée.

Il s'agissait maintenant de faire cesser le schisme d'Antioche, cette division malencontreuse qui opposait « pauliniens » et « mélétiens ».

Le concile donna ses instructions aux évêques réunis à Antioche ou sur le point de s'y rendre (1) : « Ceux qui veulent être en paix avec nous, surtout ceux qui se réunissent à la Palée et ceux qui accourent abandonnant les ariens, appelez-les près de vous et recevez-les comme des pères leurs enfants. Accueillez-les comme font des maîtres et des gardiens, unissez-les à nos chers Pauliniens et ne leur demandez pas autre chose que d'anathématiser l'hérésie arienne, de reconnaître la foi approuvée par nos Pères à Nicée, d'anathématiser ceux qui disent que le Saint-Esprit est une créature et d'une substance différente de celle du Christ... ; nous l'avons déjà dit, ne réclamez rien de plus de ceux qui se réunissent à la Palée et que les Pauliniens ne proposent rien d'autre, rien de plus que les décrets de Nicée (2). »

Quand les délégués d'Alexandrie parvinrent à Antioche, la situation était profondément changée. On se rappelle que Lucifer de Gagliari, sans attendre l'ouverture des débats, avait quitté l'Egypte; pour n'avoir point de part à des mesures accommodantes, il avait préféré s'éloigner. Arrivé à Antioche, il ordonna Paulin évêque (3). C'était une lourde faute : d'abord, parce qu'il y avait un évêque légitime, pour le moment exilé, Mélece; ensuite, parce que c'était jeter la désapprobation sur le groupe des fidèles dévoués à Mélece et laisser entendre que l'orthodoxie était seulement du côté de la petite église des « eustathiens ».

Mélece sembla être rentré vers ce moment-là et le schisme fut bientôt manifeste aux yeux de tous (4). Désormais, Antioche avait deux évêques « orthodoxes », Paulin et Mélece; à côté de leurs groupes respectifs, deux autres se constituerent : celui-ci comprenait des « eustathiens » dissidents, navrés que Paulin, en acceptant les décisions du concile d'Alexandrie, se soit départi d'une intrançageance totale (5); celui-là, sous l'influence d'Apollinaire, continuait à disséquer l'âme du Christ. Le parti arien, avec Euzorius, restait sur ses positions.

(1) Eusèbe de Vercell, Lucifer de Cagliari, Astérius de Pétra, Cynatus (de Gabala ou Paitos?), Anatole de Bérée. C'est à eux qu'est adressé le *tomus ad Antiochenos* (*P. G. XXVI*, 797-809).

(2) *Tomus ad Antiochenos*, col. 797 B-800 C (trad. CAVALIERA).

(3) Les consécrateurs auraient été Gorgonius de Germanicie et Cynatus de Gabala (ou Paitos?), d'après une scholie de la Chronique d'Eusebe, traduite par s. Jérôme (éd. HERM, *Eusebius Werke*, VII, 1926, p. 757 : an. 362).

(4) SOZOMÈNE (V, 13) place à cet endroit le retour de Mélece; il est étonnant, d'autre part, que le *tomus* ne fasse aucune mention de lui, mais seulement de ceux de la Palée, alors que le ton en est si pacifique. Ou bien Alexandrie hésitait-elle à le reconnaître?

(5) Fin du *tomus*, § 11 (809).

On était vers la fin de l'été 362, en pleine restauration païenne et persécution, puisque nous voyons Mélece recueillir chez lui et sauver un jeune homme menacé de sévices (1), assister ainsi qu'une masse de fidèles et un nombreux clergé, vers le tournant des années 362-3, à l'exécution des ss. Bonose et Maximilien (2). Quelques mois plus tard, Julien mourrait à l'ennemi (juin 363).

Sous l'influence ou la pression de l'armée de Syrie, Jovien accepta d'être proclamé empereur et de faire la paix avec Sapor; les conditions étaient sévères, Rome abandonnant la rive occidentale du Tigre et une partie de la Mésopotamie. Puis Jovien se retira à Antioche; on le moqua dans les chansons populaires et il se vengea (3). La colère passée, il se mit aux affaires sérieuses et son premier soin fut non seulement de rappeler Athanase de l'exil où l'avait assigné Jovien en octobre 362, mais encore de l'amener à Antioche.

Déjà Mélece avait gagné la confiance de l'empereur et il s'employait à réunir, autour d'une nouvelle formule d'union, quelques égarés : Acace de Césarée avait fait sa courbe rentrante; Basile d'Ancvre et d'anciens hésitants de l'époque de Constance (4), après avoir été un instant presque décidés à prendre figure d'intransigeants qui peuvent exiger des comptes, se sentaient mieux disposés vis-à-vis de Nicée. Mélece réunit tout ce monde, et un synode d'une vingtaine d'évêques tenu à Antioche, vers la fin de l'été 363, affirma l'adhésion formelle des « antiochiens » de Palestine et de Syrie au *Credo de 325* (5).

Quelque temps après, répondant à l'appel de Jovien, s. Athanase arriva à Antioche, désireux de voir se réaliser l'union chaudement recommandée par son concile. Malveillance ou défiance, discorde ou maladresse? quoi qu'il en soit, l'union ne se fit pas, et de surcroît, Athanase fut entraîné à un geste douloureux pour Mélece et les siens : il reconnut la légitimité de l'ordination de Paulin et procura, sans le vouloir, un argument à la polémique (6). Vers la même date, Mélece élevait au sacerdoce Diodore et Flavien.

(1) THÉOPHORET, *Hist. eccl.*, III, 10; cet épisode est antérieur à l'incendie du temple de Daphné (22 oct. 362).

(2) Cf. ALLARD, *op. cit.*, p. 153-4.

(3) JEAN D'ANTIOCHE (*Fragm. hist. gr.*, IV, p. 606-607). Poussé par sa femme, Jovien aurait brûlé le temple bâti par Adrien en l'honneur de Trajan, récemment converti en bibliothèque par Julien.

(4) SOCRATE (III, 25) donne leurs noms : Silvan de Tarse, Sophrone de Pompéiopolis, Callicrate de Claudiopolis, Théophile de Castabala. L'accueil fait par Jovien à leurs récriminations les porta, sans doute à réfléchir.

(5) Cf. ci-dessous, p. 120.

(6) On trouve l'écho de cette opposition dans un ouvrage anonyme, d'origine « paulienne », la « Réfutation de l'hypocrisie de Mélece et d'Eusèbe de Samosate », publiée

Avec un nicéen résolu comme Jovien, tout espoir de rapprochement et de fusion n'était pas perdu. Malheureusement, Jovien dura peu; il mourut dès février 364. Valentinien fut proclamé empereur; presque aussitôt, il se vit obligé de s'adjointre un collègue, son frère Valens. Par l'association des deux frères, l'empire, une fois de plus, redevenait un bien de famille. Valentinien se réserva l'Occident et résida à Milan; l'Orient fut donné à Valens, qui s'établit à Constantinople. Valentinien était orthodoxe, Valens était arien.

Jetons un coup d'œil sur l'état de l'église d'Orient vers cette date. Depuis deux ans, une évolution se remarque. Athanase est le plus grand personnage du moment; ses exils, sa sainteté, ses combats, son talent lui confèrent un prestige incomparable; derrière lui, un immense pays peuplé de moines et fier de son chef, ne faisant qu'un corps et qu'une âme pour la défense de Nicée; avec cela, une certaine tendance de l'Egypte à un droit d'intervention chez les voisins, c'est-à-dire dans toutes les églises qui se rattachent à Antioche, et à Antioche même. En Syrie et en Palestine, après des années de luttes, d'hésitations, de lachetés ou de compromis, la hiérarchie est bien près de se rallier à la foi de Nicée et l'opposition à perdre de sa virulence; elle existe encore, néanmoins, ne serait-ce qu'à Antioche où Euzoïus se maintient (1). A Constantinople, par contre, l'arianisme est toujours vivant avec Eudoxe. En Asie Mineure, la crise continue.

Valens reprend la politique religieuse de Constance. Ce n'est point à Paulin et à sa communauté, somme toute négligeable, qu'il s'en prend, mais à l'évêque orthodoxe le plus en vue, Mélèce; en mai 365, celui-ci est exilé et ses fidèles expulsés des églises (2). Peu après, d'anciens partisans des théories de Basile d'Ancyre (3) revenus à de meilleurs sentiments et désireux de se soustraire, eux et leurs fidèles, à toute accointance avec Eudoxe de Constantinople et Valens, faisaient appel à Valentinien et au pape Libère, déléguant en Occident trois des leurs : Eustathe de Sébaste, Silvain de Tarse, en appendice aux œuvres de s. Athanase (*P. G., XXVIII, 85-88*). Cf. Théodose, *Hist. eccl.*, III, 4.

(1) Il avait à lutter contre une fraction irréductible d'Anoméens dirigée par Théophile l'indien (*Panostorgie*, IX, 3). On le retrouve en 373, à Alexandrie, installant Lucius, l'élève de Valens à la succession de s. Athanase; il fut remplacé à Antioche par Dorothée d'Héraclée (de Thrace); cf. *Paulos Orge*, IX, 14, 19; X, 1; Dorothée fut expulsé par Théodose.

(2) Socrate, IV, 2; Sozomène, VI, 6. C'est le second exil de Mélèce, le premier ayant eu lieu en 361, presque au lendemain de l'intronisation à Antioche.

(3) On les appela vite « macédoniens », du nom de l'évêque Macédonius de Constantinople, ou « pneumatomaques »; cf. ci-dessus, p. 15.

Théophile de Castabala. Les trois évêques ne purent joindre Valentinien, alors occupé par la guerre avec les Sarmates, mais ils furent reçus par Libère; la communion avec Rome était rétablie sur la base de l'acceptation de Nicée (1). À leur retour, ils se rencontrèrent à Tyane (printemps 367) avec d'autres évêques de Syrie et d'Asie Mineure (2).

L'accord avec Rome, non moins que le ralliement des derniers hésitants, semblait annoncer que l'union des églises était proche et le triomphe de Nicée assuré; on pria l'épiscopat à un grand concile qui devait se tenir à Tarse dans les premiers mois de 368.

Valens, manœuvré par Eudoxe de Constantinople, interdit la réunion. C'est tout ce qu'il pouvait faire en l'occurrence, assailli qu'il était par d'autres soucis, dont le principal était l'invasion des Goths. Mélece, peut-on croire, était alors rentré à Antioche (3); une recrue de choix lui était venue, le futur saint Jean Chrysostome : il l'instruisit et le baptisa (entre 367 et 370).

En 370, un homme d'une vaste culture, d'une sainteté reconnue et d'une orthodoxie incontestable devenait évêque de Césarée de Cappadoce, saint Basile. Vers la même date, Valens, délivré du péril extérieur, tentait d'assurer le succès définitif de l'arianisme, donnait le siège de Constantinople à un arien notoire, Démophile, et bannissait les opposants; Mélèce d'Antioche fut expulsé pour la troisième fois et se retira en Arménie (4).

Malgré ce nouveau déchaînement de la persécution, malgré la crainte de la voir bientôt s'aggraver encore, Basile ne regarda que son devoir et n'écouta que son zèle. Sans souci des difficultés extérieures, sans souci des échecs ou des incompréhensions, il se mit aussitôt à l'œuvre. Sa correspondance nous permet de mesurer la hauteur de ses pensées et la qualité de son dévouement à l'Eglise. Deux maux sont à considérer et à extirper : le péril d'hérésie générale en Orient, le schisme à Antioche. L'Orient, c'est-à-dire toutes les églises depuis l'Ilyricum jusqu'à l'Égypte, se trouve depuis cinquante ans ravagé par l'arianisme (5); tout récemment, Tarse, — qui mérite une attention particulière du fait de sa situation géographique au confluent de

(1) SOCRATE, IV, 12; SOZOMÈNE, VII, 10-11.

(2) Trois « antiochiens » sont nommés par Socrate et Sozomène (VI, 12) : Pélagie de Laodicée, Zénon de Tyr, Paul d'Emise.

(3) Peut-être dès que la compétition de Procope (sept. 363-mai 366) et la guerre des Goths eurent appellé Valens sur un thâtre éloigné de la Syrie.

(4) Ce troisième exil dura jusqu'à la fin de Valens (378).

(5) Ep. 70 (*P. G., XXXII, 433 C.*)

l'Isaurie, de la Cappadoce et de la Syrie, — est passée aux hérétiques (1). A Antioche, la plus importante des églises (2), la situation est aggravée par le schisme. Le Pasteur responsable d'Antioche est exilé en Arménie; le gouvernement n'incline pas à la bienveillance vis-à-vis des bannis et il surveille les communications (3). D'autre part, sans avoir aucune prévention contre Paulin, Basile, qui est lié étroitement avec Mélèce, ne veut reconnaître que ce dernier; il lui écrit, sollicite ses avis, ne craint pas d'aller le trouver dans sa terre d'exil; il sait qu'il y a eu naguère une faute commise contre saint Athanase quand celui-ci est venu à Antioche (en 363), mais la responsabilité n'en retombe pas sur Mélèce seul.

Le problème a donc un double aspect. Comment le résoudre? Un seul homme, pense Basile, peut intervenir : saint Athanase; lui seul peut intéresser les églises d'Occident et obtenir leur appui, lui seul peut agir efficacement à Antioche. L'intermédiaire choisi entre les trois prélates est un diacre de Mélèce, Dorothée.

En 371, Basile confie une première mission et une lettre à Dorothée (4). Après lui avoir dépeint en quelques lignes la profondeur et l'étendue du mal, il poursuit (5) : « Je le sais depuis longtemps par la médiocre expérience que j'ai : il n'y a qu'un moyen de secourir nos églises, c'est que les évêques d'Occident soient d'accord avec nous. S'ils voulaient, comme ils l'ont fait pour un ou deux dévoyés de la foi en Occident, témoigner d'un zèle semblable pour nos pays, peut-être les affaires communes en seraient-elles aidées ; les chefs feraient attention à l'autorité de la multitude et partout les peuples les suivraient sans contradiction. » Que l'évêque d'Alexandrie, dont nul ne suspectera l'autorité et les intentions, prenne l'affaire en main; la seconde tâche qui lui est proposée n'est pas moins digne de sa sollicitude, il peut la mener à bien sans recourir à personne : « Le rétablissement de l'ordre dans l'église d'Antioche dépend évidemment de votre piété : les uns sont à diriger, les autres à apaiser, il faut rendre sa force à l'Eglise par la concorde. Et qu'il vous faille pour cela, comme les plus habiles médecins, commencer la cure par les parties essentielles, vous le savez mieux que personne. Or qu'y a-t-il dans les églises de l'univers de plus important que l'église d'Antioche?

(1) Ep. 34 (320 B).

(2) Ep. 66 (425 B) : Τί δ' ἀντεποτο ταῦτα τὴν εἰκουμένην ἐκτινάσαις τῆς Ἀντιοχείας ἐπικαπτόρεψον;

(3) Ep. 68 (428 D).

(4) Ep. 66.

(5) Ep. 66. J'emprunte la traduction au P. CAVALLERA, *op. cit.*, p. 140-141.

MELÈCE.

Si elle pouvait revenir à la concorde, rien n'empêcherait, la tête se portant bien, qu'elle fournît au reste du corps la santé. Mais, en vérité, votre sagesse et votre évangélique sympathie sont nécessaires aux infirmités de cette ville qui n'est pas seulement divisée du fait des hérétiques, mais tiraillée encore par ceux qui déclarent avoir les mêmes sentiments. Les unir, les ramener à l'harmonie d'un seul corps est l'œuvre de celui-là seul qui, par son indubie puissance, a donné aux os desséchés de retrouver leurs nerfs et leur chair. Mais, en général, le Seigneur exécute ses grandes œuvres par les saints. Ici encore donc, nous avons l'espoir que pareil ministère convient à votre magnanimité pour apaiser le trouble du peuple, supprimer les directions partielles, les subordonner tous dans la crainte et rendre son ancienne force à l'Eglise. »

Saint Basile avait omis à dessein de prononcer le nom de Mélèce et de donner son avis sur la solution qui lui semblait la meilleure. Saint Athanase ayant demandé quelques explications à Dorothée, Basile, dans une seconde lettre, lui marqua sa façon de voir : « Il me paraissait suffisant dans ma première lettre de dire à Votre Excellence qu'il fallait que tout ce qu'il y a de sain pour la foi dans le peuple de la sainte église d'Antioche fut ramené à la concorde et à l'unité, pour indiquer en même temps que l'évêque très cher à Dieu, Mélèce, devrait réunir ce qui maintenant était divisé. Mais puisque le diacre Dorothée que voici a demandé que je fisse mention plus claire de ces choses, je suis obligé de vous déclarer que tout l'Orient souhaite, et moi aussi, qui lui suis entièrement uni, je désire vivement voir Mélèce administrer l'église du Seigneur; irrépréhensible pour la foi, il ne peut être comparé à personne pour la conduite; qu'il soit à la tête de tout le corps dont les autres ne sont que des tronçons. Il est absolument nécessaire et avantageux que les autres s'unissent à lui comme aux grands fleuves les petits; quant à eux, on prendra certaines dispositions qui leur conviendront et pacifieront le peuple. Votre sagesse, votre habileté bien connue et votre zèle les sauront trouver (1). »

En même temps, s. Basile envoyait Dorothée porter un mémoire à Mélèce en exil; dans ce mémoire, il exposait son plan d'action et le recommandait à la diligence de Mélèce : « En résumé, le projet qui a triomphé est celui d'envoyer à Rome précisément notre frère Dorothée pour exciter quelques évêques d'Italie à venir nous visiter, par mer,

pour exciter ceux qui y seraient obstacle... Si donc le projet paraît aussi utile à Votre Sagesse, veuillez minuter (*τυπῶσαι*) des lettres et

(1) Ep. 67 (trad. CAVALLERA, p. 142).

arranger un mémoire sur ce qu'il faut dire et à qui (s'adresser). Pour que les lettres inspirent confiance, mettez-y les noms de tous ceux qui partagent notre opinion, même s'ils ne sont pas présents (1). »

Tandis que Dorothée était parti rejoindre Mélèce exilé, s. Basile recevait un messager d'Athanase, le diaire Pierre, chargé par son évêque de contribuer au rapprochement. A peine revenu à Césarée, le diaire de Mélèce reprendait le chemin d'Alexandrie. Persuadé que le voyage de Dorothée à Rome était plus opportun que jamais, Basile priaît Athanase de l'aider de ses conseils et de ses prières, de lui donner des lettres de recommandation et de lui adjointre quelques-uns de ses fidèles dévoués, de favoriser son embarquement par le premier bateau quittant l'Égypte à destination de l'Italie (2). Il écrivait au pape Damase pour lui demander de prendre en pitié l'église d'Orient en péril de sombrer (3) et d'envoyer vers elle quelques délégués robustes, fermes et prudents (4). A saint Athanase, il exprimait bien quelques craintes au sujet de cette légation, mais l'immense espoir de terminer le schisme l'emportait sur toutes les appréhensions : « L'année prochaine quelqu'un de nos souhaits sera ainsi accompli. Bien entendu, je n'ai pas besoin de le dire, vous veillerez à ce que, lorsqu'ils viendront, si Dieu le veut, ils ne jettent pas les églises dans les schismes. Au contraire, ils pousseront de toute manière à l'unité ceux qui reconnaissent la même doctrine, malgré les prétextes particuliers de division. Alors le peuple orthodoxe ne sera pas seindé en plusieurs parties, sous plusieurs chefs. Tout doit passer après la paix : pas de souci plus pressant que celui de l'église d'Antioche, de peur que la foi ne s'y affaiblisse, parce que les vrais fidèles sont divisés pour des questions de personne. Vous pourrez d'ailleurs prendre meilleur soin de tout cela, lorsque, je le demande à Dieu qui bénit vos travaux, tout le monde vous confiera le soin de restaurer les églises (5). »

S. Athanase dut estimer que la mission confiée à Dorothée était inutile et prématuree; les lettres de Basile au pape et aux évêques d'Occident touchèrent leurs destinataires, mais la réponse fut transmise directement à Alexandrie, apportée par un diacre milanais, Sabinus, qui d'Alexandrie se rendit à Césarée (6); il n'était pas ques-

tion du schisme d'Antioche. L'année 371 avait été dépensée en vain; tout était à reprendre.

Avec courage, Basile se remit à l'œuvre. Dorothée fut renvoyé par lui auprès de Mélèce, au début du printemps 372; il le priaît de rédiger une nouvelle lettre pour attirer la pitié des Occidentaux et de faire un geste de déférence à l'égard de s. Athanase : « Au sujet du très vénérable évêque Athanase, votre sagesse consommée sait parfaitement, je ne puis que le lui rappeler, qu'il est impossible que mes lettres obtiennent ou fassent quoi que ce soit d'utile, si vous autres, qui n'agurez avez négligé de communiquer avec lui, ne le faites maintenant de quelque manière. On dit qu'il désire tout à fait s'unir à vous et y contribuer selon toutes ses forces, mais il est affligé qu'on l'ait alors renvoyé sans communion et que, maintenant encore, les promesses restent sans effet (1). » Une lettre de l'évêscopat d'Orient aux évêques d'Italie et de Gaule partit bientôt, signée de trente-deux évêques (2). C'était une nouvelle supplication; elle ne reçut pas de réponse.

On n'avait pas trouvé de terrain d'entente; aussi bien, depuis le printemps 372 jusqu'au début de 374, le silence se fit autour des négociations entreprises par Basile. A cela s'ajoute la perturbation causée dans le rossor d'Antioche par les mesures vexatoires de Valens; commencées dès ce moment-là, elles seront continuées pendant cinq années : Eusèbe de Samosate, l'ami et le consécrateur de Basile, Pélagie de Laodicée durent abandonner leurs onnaillles, Barsès d'Edesse fut expulsé; des moines se virent obligés de devenir soldats, des églises furent enlevées de vive force et profanées (3); à Antioche, Diodore et Flavien reprirent comme autrefois la direction des fidèles, soutenus dans leur effort et leur ministère par des ascètes vénérés de tous (4).

Alexandrie fut épargnée tant que vécut s. Athanase. Dès qu'il eut rendu sa belle âme à Dieu (2 mai 373), les orthodoxes appelerent à lui succéder son frère, Pierre. Valens n'approuva pas et ses représentants installèrent par la force Lucius l'arien, le vieil Euzoïus d'Antioche étant présent. Ce qu'on avait vu du temps de Constance se reproduisait : églises saccagées, moniales violentées; quant aux fidèles qui

(1) Ep. 68 (trad. CAVALLERA, p. 143-4).

(2) Ep. 69 (432 D).

(3) Ep. 70.

(4) Ep. 69 (432 A).

(5) Ep. 69 (432 D-33 A); trad. CAVALLERA, p. 146.

(6) Sur la mission de Sabinus cf. ep. 89 (409 C-472 A), 90 (472 D), 91 (476 B), 92 (477 D-480 A); il avait apporté des lettres des évêques occidentaux à Basile, il remporta les réponses.

(1) Ep. 89 (472 AB; trad. CAVALLERA, p. 152).

(2) Ep. 92. Les premières signatures sont celles de Mélèce, d'Eusèbe (de Samosate), de Basile. D'autres évêques syriens sont nommés, sans que leur siège soit indiqué : Pélagie (de Laodicée), Théodote (de Bérée), Vitus (de Carrhae), Jobinus (de Perse), Abraminius (de Batnae), Eustache (d'Himéria), qu'on trouve parmi les correspondants de Basile.

(3) THÉODORER, *Hist. eccl.*, IV, 12-16; cf. SOZONIENNE, VI, 18; BASILE, ep. 264.

(4) THÉODORER, IV, 22-25; cf. *Hist. relig.* (Aphraate, Julien).

regimbant, on les déporta à Héliopolis de Syrie (Ba'albeck) en plein milieu païen (1).

Ni la persécution, ni l'échec d'une première tentative n'eurent de prise sur l'âme résolue de Basile. Il restait fidèle à Mélèce et le visitait dans son exil (2), donnait aux prêtres de Tarse des conseils de sagesse et de prudence (3). Son attention était plus que jamais retenue par ce qui se passait à Antioche; l'arianisme y faisait des ravages, mais aussi la propagande d'Apollinaire; celui-ci avait même osé se couvrir du nom de Basile : Basile protesta (4). Et toujours rien du côté de l'Occident, rien qui pût laisser croire qu'on y estimât pleinement les difficultés au milieu desquelles il fallait se mouvoir. Il devenait de plus en plus évident que Rome était mal disposée; on pouvait même croire qu'Alexandrie n'avait pu ou n'avait voulu rien faire pour la pacification des esprits et la cessation du schisme, que Basile et ses amis étaient des suspects. Bientôt ce fut une conviction.

En 374, arriva à Césarée un prêtre d'Antioche, Evagre, qui avait jadis suivi Eusèbe de Vercceil quand celui-ci était rentré en Italie après l'ordination de Paulin par Lucifer de Gagliari. Il était porteur d'une lettre du pape Damase qui se déclarait insatisfait de ce que lui avait écrit Basile et demandait qu'on souscrivit purement et simplement aux lettres qu'avait apportées Sabinus deux ans plus tôt; il réclamait en même temps qu'une ambassade d'hommes de réputation éprouvée fût adressée à Rome (5); c'était prendre position contre la supplique des Orientaux et contre la mission qui avait été donnée au diacon de Mélèce, Dorothée. Basile fut froissé. Une autre épreuve l'attendait; Evagre se rendit à Antioche, tenta peut-être de jouer l'arbitre entre les orthodoxes, mais vite accepta la communion de Paulin. Basile lui exprima sa surprise et sa douleur : « Notre très cher fils Dorothée, le diacre, m'a fait de la peine en m'écrivant à propos de Ta Piété, que tu as différé de participer à sa synaxe. Pourtant ce n'était point là ce dont nous avions parlé, si j'ai bonne

mémoire. Quant à écrire en Occident, cela m'est complètement impossible, car je n'ai personne qui puisse accepter ce ministère... Je souhaite d'être au nombre des sept mille qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. Il est vrai qu'ils cherchent aussi mon âme, eux qui jettent les mains sur tous; je ne laisserai pas pour cela de donner les soins que je dois aux églises de Dieu (1). »

Une autre épreuve était réservée à Basile. On se rappelle que, dès 362, certains propos assez fâcheux avaient été attribués à Apollinaire de Laodicée et au prêtre Vital, transfuge du parti mélétien; depuis lors, Apollinaire n'avait rien abandonné de ses théories sur l'âme du Christ, il s'était même couvert de vieilles relations d'amitié avec Basile pour acclimater son enseignement dans un milieu où il était l'objet de controverses; Vital était son dévoué propagandiste. Or, pour échapper à tous les soupçons, Vital résolut d'aller chercher à Rome un brevet d'orthodoxie. En 375, il était auprès de Damase. Les explications de Vital furent jugées par le pape assez imprécises et troublantes; il ne se décida pas à lui donner des lettres patentes de communion, mais adressa à Paulin une délégation de son autorité : Vital devrait souscrire à la foi de Nicée et à une déclaration qui était, somme toute, un reniement de la doctrine apollinariste sur l'Incarnation (2).

On devine quel fut à Antioche et dans tout l'Orient l'écho de la lettre de Damase. Apollinaire était tacitement condamné, et de ce côté-là un nouveau germe de discussions était arraché; quant à Paulin, il recevait l'investiture romaine. Déjà ses partisans prenaient des airs de supériorité, se voyaient commissionnés à la réception des hérétiques et préparaient une formule de foi à signer (3). Basile protesta encore : pour lui, les partisans de Paulin étaient des dissidents; il n'y avait qu'un seul évêque légitime d'Antioche, Mélèce l'exilé (4).

Tout espoir d'entente était donc perdu? Il était permis de le croire; les relations avec Rome étaient devenues de plus en plus pénibles, Basile avait des paroles amères sur l'incompréhension des Occidentaux et la maladresse du pape. En Orient, la situation devenait intenable : Valens resserrait chaque jour davantage la rigueur de la persé-

(1) Théodore, IV, 18-19. Il y eut cependant un moment d'accalmie, quand la reine arabe Mawia exigea que fut donné à ses chrétiens un évêque orthodoxe; il fallut appeler de l'exil des évêques déportés : cf. ci-dessous, p. 246.

(2) Ep. 95, 98, 99; Diodore s'y rendit également (501 B).

(3) Ep. 113 et 114.

(4) Ep. 140, 129 et 131.

(5) Ep. 138 (580 C) : καὶ πρεσβύτερον τοῦ ἀπόστολου ἀξιολόγον θέντην κατετίθεται. Basile voyait là un prétexte bien spéieux de provoquer une enquête en Orient (ib. : οὐτεποτέ τὸν ἀπόστολον τοῦ ἀπόστολου ἔχειν καὶ φορέσσει τὸν ἀπόστολον τῆς ἐκκλησίας τοῦ μαρτύρου).

(1) Ep. 156 (trad. CAVALLERA, p. 161).

(2) Lettre d'Basile à Paulin (Jaffé, 235; cf. CAVALLERA, p. 164-165).

(3) Ep. 226; pour Basile, Paulin et ses partisans sont des tueurs (καὶ μέτι φονεῖς τὸν ἀπόστολον τοῦ πρεσβύτερον πέφονται εἰπεῖν).

(4) Ep. 214.

cution (1); à Antioche, l'apollinarisme se constituait en église dissidente (2); l'avvenir semblait compromis (3).

Rome avait demandé naguère une lettre qui répondit à ses préoccupations doctrinales et une ambassade d'importance (4). La porte restait donc ouverte à de nouvelles négociations et ce fut le mérite d'Eusèbe de Samosate, à la veille peut-être de son exil en Thrace, de s'en être aperçu. Il écrivit à Basile, qui consulta Mélèce (5): « J'ai reçu, lui mandait-il, une lettre de l'évêque Eusèbe qui m'engage à écrire de nouveau aux Occidentaux... Il voulait que je compose la lettre et la fasse signer à tous ceux qui communiquent avec nous. Mais comme je n'ai rien trouvé à écrire sur ce qu'il demandait, j'ai envoyé le mémoire à Votre Piété pour que, le voyant et prenant connaissance de ce que rapporte le prêtre Sanctissime (6), vous daigniez vous-même, comme cela vous paraîtra bon, composer quelque chose sur ce sujet. Nous sommes prêts à y donner notre assentiment et à le faire en hâte porter à ceux qui communiquent avec nous, de sorte que celui qui doit partir pour voir les évêques d'Occident ait les signatures. Faites-nous promptement connaître ce qu'a réglé Votre Sainteté pour que nous n'ignorions point votre décision. »

Des instances avaient dû être faites également par le comte Térence (7), en même temps qu'on demandait à Dorothée d'accompagner vers Rome Grégoire (de Nyssse) chargé de diriger l'ambassade des Orientaux; Basile éleva des objections (8). Cependant l'idée faisait son chemin; Sanctissime était maintenant auprès de Mélèce et une lettre aux Occidentaux se préparait (9), il visitait les

(1) Persécution à Bérée (ep. 229, 221), à Chalcis (ep. 222), à Batnae (ep. 232). Les lettres 242 et 243 décrivent l'horrible régime imposé par Valens aux orthodoxes de l'Orient (cf. ci-dessous, p. 33).

(2) Vital devint évêque; une hiérarchie apollinariste fut installée à Beyrouth avec Timothée pour évêque.

(3) Une lettre de Jérôme à Damase (ep. 15, an. 376) nous montre ses sentiments: il prétend ignorer également Vital et Paulin, mais abomine Mélèce et les siens: « non tuavi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Pandatum... simul etiam, cui apud Antiochiam debeam communicare, significes, quia Campenses (malitiens), cum Tarsensis hereticis copulantur ».

(4) Mission d'évêque (ep. 138: 580 C).

(5) Ep. 120 (trad. CAVALLERA, p. 174-175). — La chronologie des lettres de s. Basile est, à cet endroit plus qu'à aucun autre, singulièrement embrouillée (cf. CAVALLERA, p. 187-8); j'ai adopté celle qui me paraît la meilleure.

(6) Nous ne savons pas qui était Sanctissime, d'où il venait, par qui il était envoyé vers Basile et ses amis; j'en ferai volontiers un ambassadeur extraordinaire de Rome désireuse de se renseigner plus à fond sur la condition des églises d'Orient.

(7) Le destinataire de la lettre 214 (cf. CAVALLERA, p. 168-172).

(8) Ep. 215 (CAVALLERA, p. 174-175).

(9) Ep. 129 (CAVALLERA, p. 179-180); ep. 256 (944 C).

chrétiens et recueillait des signatures (1); Dorothée se rendait en Thrace auprès d'Eusèbe de Samosate. Enfin, Sanctissime et Dorothée prirent la direction de Rome, vers la fin de l'été 376. De même qu'en 372, deux lettres étaient adressées, l'une aux Occidentaux (2), l'autre aux évêques d'Italie et de Gaule (3); elles exposaient tout au long la condition lamentable des églises d'Orient ravagées par l'arianisme et la persécution déchainée contre les fidèles qui refusaient d'apostasier; dans la seconde, Dorothée était recommandé à l'audience des destinataires.

On peut placer à ce moment-là une visite à Antioche de saint Épiphanie, désireux de se renseigner sur la propagande apollinariste et sur Vital. Vital commença par imposer à l'évêque de Chypre: il était pieux et habile; mais pressé de questions et prié de répondre à un interrogatoire serré, il biaisa, accusa Paulin, qui n'eut pas de difficulté à prouver son orthodoxie (4).

Basile restait fermé sur le terrain qu'il avait choisi, la fidélité à Mélèce (5) et l'espoir de voir l'Occident revenir à une meilleure compréhension des affaires d'Orient. L'année 377 allait lui apporter, avant sa mort, la réalisation de ses voeux. Au printemps, Dorothée et Sanctissime revenaient de Rome; ils rapportaient la condamnation de l'arianisme sous toutes ses formes et celle des théories d'Apollinaire; les obstacles à la communion avec Rome disparaissaient. Dorothée était chargé de donner toutes les explications désirables (6).

Basile était content; il pria Sanctissime d'aller annoncer la bonne nouvelle aux évêques syriens fidèles et aux Antiochiens (7), remercia les Occidentaux (8). Aux lamentations, aux plaintes des précédentes lettres que l'on compare seulement le début de celle-ci : « Dieu Notre-Seigneur en qui nous avons espéré accorde à chacun de nous autant de grâce pour parvenir à l'espoir poursuivi, que vous avez rempli nos cœurs de joie, par les lettres que nous ont portées de votre part les prêtres nos frères très chers, et par la sympathie pour nos maux dont vous avez fait preuve à notre égard, en manifestant

(1) Ep. 239 (893 AC; CAVALLERA, p. 181-182).
(2) Ep. 242 (cf. CAVALLERA, p. 184-185).
(3) Ep. 243.
(4) Il est possible qu'Épiphanie ait fait ce voyage à la demande de Basile (cf. ep. 228, 3; 9-9 D-932), après la venue à Chypre de disciples de Vital (*Haeres.*, LXXVII, 20-24).
(5) Ep. 258; 932 AB (CAVALLERA, p. 197-198).
(6) P. L., XIII, 350-352.
(7) Ep. 255 (à Vitos de Carrhae), 254 (à Pélagie de Laodicée), 253 (aux prêtres d'Antioche).
(8) Ep. 2-3.

la charité de votre cœur, comme il nous l'ont annoncé. Quoique nos blessures restent les mêmes, cela nous apporte un soulagement d'avoir des médecins prêts, s'ils en avaient l'occasion, à procurer une prompte guérison de nos douleurs. Aussi de nouveau nous vous parlons par eux et vous exhortons, si le Seigneur vous donne la sécurité à venir à nous, à ne pas différer votre visite (1).»

Dorothée et Sanchissime repartirent donc vers Rome; ils devaient, entre autres requêtes, demander une condamnation formelle d'Apollinaire et un examen approfondi de la conduite de Paulin vis-à-vis des partisans de Marcel d'Ancyre (2). Les entretiens qu'ils eurent avec Damase furent, à certain moment, un peu orageux; le pape avait près de lui, à ce moment-là, Pierre d'Alexandrie alors expulsé de son siège; or, quand on prononça les noms de Mélèce et d'Eusebe de Samosate, Pierre manqua à la justice en classant les deux évêques exilés pour la foi parmi les arianisants; Basile protesta (3). C'est le dernier écho qui nous soit parvenu de sa noble voix; il mourut le 1^{er} janvier 379, quelques mois auparavant la disparition de Valens ayant amené la fin des sévices. L'orthodoxie allait triompher et l'église d'Ortostolitique du seul demi-siècle de tranquillité que lui connaisse l'histoire.

Les exilés rentraient chez eux. Mélèce reparut à Antioche vers la fin de 378. De concert avec Eusebe de Samosate, il se préoccupa immédiatement de remplacer les évêques disparus au cours de la tourmente; c'est ainsi que Diodore fut désigné pour Tarse, Jean pour Apamée, Etienne pour Germanie, Acace pour Bérée, Théodote pour Hiérapolis, Eusebe pour Chalcis, Isidore pour Cyr, Euloge pour Édesse, Maris pour Doliché (4). A l'automne de 379, un synode de plus de cent cinquante évêques se réunissaient à Antioche pour approuver une profession de foi envoyée de Rome (5).

(1) Trad. CAVALIERA, p. 191-192.
 (2) Basile acceptait de remettre au jugement du pape l'élection de Paulin, mais ne pouvait laisser sous silence les compromissions.
 (3) Ep. 206 (993 EC).
 (4) THÉONORET, Hist. eccl., V, 4. Euloge ordonna un peu plus tard Protogène évêque de Carrhae, en remplacement de Vitus, le correspondant de Basile (cf. SOZONIUS, VI, 33). Ces ordinations se firent sans préoccupation des droits provinciaux traditionnels, on allait aux tâches les plus urgentes; le concile de 371 remit en vigueur le droit ancien (cf. SOCRATE, V, 8).

(5) P.L., XIII, 353-354: «... in qua omnis Orientalis ecclesia... consensu fidei credentes, et omnes ita consenserunt eid in superexceptione fidei, singuli sua subscriptioone comfirmant ». Suivent les noms de Mélèce, d'Eusebe de Samosate, de Pélagie de Laodicée de Zénon de Tyr, d'Euloge d'Edesse, de Bimatus de Mallus, de Diodore de Tarse; « similitur et alii CXLVI Orientales episcopi subscriptos ». C'est à cette occasion qu'on peut rattacher une supplique des « antiochiens » réclamant du pape une condamnation formelle et la déposition de Timothée de Beyrouth; le pape répondit

Valens n'était plus là, on s'en apercevait; son successeur en Orient, Théodose, entendait que tout le monde donnât son adhésion à la doctrine que suivaient Damase et Pierre d'Alexandrie (1); les relents se trouvaient menacés de poursuites. Or quelle était la situation à Antioche? Il y avait un évêque arien, Dorothée, successeur d'Euzoios; un évêque apollinariste, Vital; se débarrasser de l'un et l'autre devenait aisément, puisqu'il n'y avait qu'à faire jouer la nouvelle législation. Restaient donc en présence Mélèce et Paulin. Par suite d'un compromis, dont le détail nous échappe, mais que tout laisse supposer, Mélèce se trouva bientôt officiellement reconnu tant par Damase et l'épiscopat que par Théodose; les églises lui furent remises (2). Vers la fin de l'année 380, il était convié avec les Orientaux à venir donner un évêque à l'église de Constantinople et à régler, en présence de l'empereur, les affaires pendantes. Soixante-cinq évêques et Flavien, prêtre d'Antioche, l'accompagnèrent (3). Mélèce eut l'immense joie d'introniser le nouveau patriarche, son ami Grégoire de Nazianze; peu après il mourut, à Constantinople même, et, Grégoire prononça son oraison funèbre; sa dépouille fut ramenée en grand honneur jusqu'à Antioche; on l'inhuma près du sanctuaire de s. Babylas (4).

La disparition de Mélèce risquait d'entrainer de graves difficultés dans l'église d'Orient à peine remise de ses épreuves, et d'entraver l'œuvre du concile. Son remplaçant à la tête de l'assemblée, Grégoire de Nazianze, fit tout son possible pour que Paulin fut déclaré de plein droit successeur de Mélèce; par là même, se persuadait-il, le schisme d'Antioche serait définitivement réglé et satisfaction serait donnée aux craintes manifestées par les évêques d'Occident.

(1) Trad. CAVALIERA, p. 191-192.
 (2) Ce que racontent Socrate (V, 5) et Sozoniene (VII, 3) d'une sorte de pacte conclu entre « mélétiens » et « pauliniens » ne mérite guère confiance; le récit de Théodore (V, 3) n'est guère plus rassurant. Tout cela pourrait bien n'être qu'une mise en œuvre par la légende de quelques phrases de la lettre 12 de s. Ambroise (sur l'ensemble, cf. Cavallera, op. cit., p. 232-23). qu'il y ait eu discussion et pourparlers, on le conçoit aisément; que les partisans de Paulin aient manifesté de l'amerume, on s'en doute; ce qui reste, c'est que Mélèce fut vite incontesté.

(3) Cf. ci-dessous, p. 129-130.
 (4) THÉOPHANE, p. 69, 25. — Il semble que ce sanctuaire ait été retrouvé par J. Lassus (*L'église croisée de Kaouassi*, dans le second volume des *Excavations d'Antioche*, 1938, p. 5-44).

Ceux-ci n'avaient jamais témoigné la moindre sympathie à Mèlèle. Ils en étaient restés à l'opinion de saint Athanase et de Pierre d'Alexandrie; Paulin était leur homme, les « mélétiens » leur paraissaient d'une foi chancelante. Ils avaient accepté le retour et l'investiture de Mèlèle à Antioche, mais à titre provisoire, pour ainsi dire; tout au contraire, ils avaient accueilli, sans sourciller, des plaintes venues récemment de la part de Paulin et de Timothée d'Alexandrie et, dans l'impossibilité où ils étaient de se rendre à Antioche, ils proposaient de faire régler la question par un concile qui se tiendrait à Alexandrie (1).

Grégoire de Nazianze ne parvint pas à faire accepter ses vues; comme il avait, au surplus, d'autres embarras et que la solitude lui allait mieux que la dispute, il jeta dans les débats la menace de sa démission; on ne le retint pas. On élit à sa place un fonctionnaire, ciliéen d'origine, Nectaire, qui n'était même pas baptisé. Tout ce qui lui manquait fut vite administré et, sous sa présidence, le concile acheva ses travaux (2).

A peine l'assemblée s'était-elle séparée que Théodose publiait une loi aux termes de laquelle les églises devaient être remises aux orthodoxes; pour éviter toute incertitude, les évêques officiellement reconnus étaient nommés (3).

Bientôt après (fin 381) Flavien était élu évêque d'Antioche et Maxime le Cynique — naufrage expulsé de Constantinople et remplacé par Grégoire de Nazianze — arrivait à Aquilée, où se tenait un concile sous la présidence d'Ambroise; Maxime parvint à tromper Ambroise, lui démontra que Nectaire lui avait ravi son siège de Constantinople et qu'il avait favorisé l'élection de Flavien contre Paulin. Sans prendre le temps de mieux se renseigner, Ambroise protesta devant Théodose, en son nom et au nom des évêques d'Italie; il demandait qu'un concile général fût assemblé à Rome pour le règlement du litige (4). Théodose acquiesça et fit part aux évêques d'Orient, alors réunis à Constantinople (printemps 382), du désir manifesté par les Occidentaux. Les évêques d'Orient répondirent qu'il leur était impossible d'entreprendre un aussi long voyage sans instructions de leurs collègues, que les règles traditionnelles avaient été observées dans

l'élection de Nectaire et de Flavien, que leur orthodoxie était irréprochable non moins que leur zèle pour la foi, que de tout cela leurs collègues du Nord ne pouvaient éprouver que joie et consolation;

cependant, pour démontrer leur bonne volonté, ils envoyoient à Rome trois des leurs (1).

Les légats s'y rencontrèrent avec Paulin venu en compagnie d'Épiphane de Chypre et de Jérôme; Maxime fut abandonné, Paulin reconnu comme seul évêque légitime et Flavien rejeté de la communion avec l'Occident en même temps que ses deux consécrateurs, Diodore de Tarse et Acace de Béere (2).

Plusieurs années durant, l'affaire en resta là. L'église d'Antioche, sous la direction de Flavien, atteignait à une prospérité et une renommée qu'elle n'eut à un aucun moment de son histoire. La petite église, celle de Paulin, végétait; elle n'avait pour elle que quelques « eustathiens » invétérés; l'Occident lui demeurait sans doute fidèle, mais s'abstenaît de faire davantage (3).

Au point où l'on était maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre l'usure du temps; Flavien était un vieillard, Paulin devait approcher de la centaine. Or voici qu'à la veille de disparaître, Paulin pourvut à son remplacement, en ordonnant lui-même, contre tout le droit en vigueur et particulièrement au mépris des décisions de Nicée, l'ancien disciple d'Eusèbe de Vercell, Évagre (4). La campagne se ralluma contre Flavien, menée sur place par les « eustathiens » qui l'accusaient de tyrannie, en Occident par l'épiscopat de l'Italie du Nord qu'entraînait Ambroise de Milan. On essaya, sans y réussir, de perdre Flavien dans l'esprit de Théodose (5); Ambroise, toujours mal renseigné sur les affaires d'Orient et prêt à intervenir sans attendre la décision du pape, essaya de l'amener à s'expliquer à Capoue (fin 391) dans une confrontation avec Évagre. L'évêque d'Antioche ne se laissa pas abuser, ni manœuvrer; il était prêt à répondre de sa foi et de ses mœurs, à démissionner si un jugement le déclarait indigne, mais ne permettait pas que son élection fut discutée; au surplus, il était en communion avec tout l'Orient (6). Par contre, qui soli-

(1) Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 9.

(2) Sozom., VII, 11.

(3) Jérôme était resté attaché à Paulin; il le vit à son retour en Orient en 385.

(4) Cf. ci-dessus, p. 30. On admet généralement que Paulin mourut en 388. Sévère d'Antioche regardait cette ordination d'Évagre comme illicite (Brooks, *Select letters*, p. 302-303).

(5) Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 23. Le recit de Théodoret est assez confus; cf. Duchesne, p. 610, note. Il semble qu'on ait fait pression sur Théodose durant son séjour à Rome (juin à septembre 389).

(6) Les diocèses d'Asie, du Pont, de Thrace et d'Ilyricum (Théodoret, loc. cit.).

Y'élection de Nectaire et de Flavien, que leur orthodoxie était irréprochable non moins que leur zèle pour la foi, que de tout cela leurs collègues du Nord ne pouvaient éprouver que joie et consolation;

cependant, pour démontrer leur bonne volonté, ils envoyoient à Rome trois des leurs (1).

Les légats s'y rencontrèrent avec Paulin venu en compagnie d'Épiphane de Chypre et de Jérôme; Maxime fut abandonné, Paulin reconnu comme seul évêque légitime et Flavien rejeté de la communion avec l'Occident en même temps que ses deux consécrateurs, Diodore de Tarse et Acace de Béere (2).

Plusieurs années durant, l'affaire en resta là. L'église d'Antioche, sous la direction de Flavien, atteignait à une prospérité et une renommée qu'elle n'eut à un aucun moment de son histoire. La petite église, celle de Paulin, végétait; elle n'avait pour elle que quelques « eustathiens » invétérés; l'Occident lui demeurait sans doute fidèle, mais s'abstenaît de faire davantage (3).

Au point où l'on était maintenant, il n'y avait plus qu'à attendre l'usure du temps; Flavien était un vieillard, Paulin devait approcher de la centaine. Or voici qu'à la veille de disparaître, Paulin pourvut à son remplacement, en ordonnant lui-même, contre tout le droit en vigueur et particulièrement au mépris des décisions de Nicée, l'ancien disciple d'Eusèbe de Vercell, Évagre (4). La campagne se ralluma contre Flavien, menée sur place par les « eustathiens » qui l'accusaient de tyrannie, en Occident par l'épiscopat de l'Italie du Nord qu'entraînait Ambroise de Milan. On essaya, sans y réussir, de perdre Flavien dans l'esprit de Théodose (5); Ambroise, toujours mal renseigné sur les affaires d'Orient et prêt à intervenir sans attendre la décision du pape, essaya de l'amener à s'expliquer à Capoue (fin 391) dans une confrontation avec Évagre. L'évêque d'Antioche ne se laissa pas abuser, ni manœuvrer; il était prêt à répondre de sa foi et de ses mœurs, à démissionner si un jugement le déclarait indigne, mais ne permettait pas que son élection fut discutée; au surplus, il était en communion avec tout l'Orient (6). Par contre, qui soli-

(1) Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 9.

(2) Sozom., VII, 11.

(3) Jérôme était resté attaché à Paulin; il le vit à son retour en Orient en 385.

(4) Cf. ci-dessus, p. 30. On admet généralement que Paulin mourut en 388. Sévère d'Antioche regardait cette ordination d'Évagre comme illicite (Brooks, *Select letters*, p. 302-303).

(5) Théodoret, *Hist. eccl.*, V, 23. Le recit de Théodoret est assez confus; cf. Duchesne, p. 610, note. Il semble qu'on ait fait pression sur Théodose durant son séjour à Rome (juin à septembre 389).

(6) Les diocèses d'Asie, du Pont, de Thrace et d'Ilyricum (Théodoret, loc. cit.).

tenait Évagre? Personne, ni l'Égypte, ni Ambroise lui-même. Flavien refusa donc de se rendre à Capoue (1); en désespoir de cause, Ambroise, préjugéant l'avis du pape, demanda à Théophile d'Alexandrie et à son épiscopat de prendre l'affaire en mains (2).

Un concile se réunit, en 392 vraisemblablement, à Césarée de Palestine (3); lecture y fut donnée des décisions de Capoue et d'une lettre du pape Sirice insistant sur l'observation des règles établies à Nicée. Dès lors, le jugement était fixé : on ne reconnut qu'un seul évêque d'Antioche, « le religieux évêque Flavien ». L'Occident ne ratifia que quelques années plus tard.

(1) AMBROISE, ep. 56 : « Non habet quod urgeat Evagrius, et habet quod metuat Flavianus, ideoque refugit examen...; solum exlex Flavianus... solus exors Flavianus... qui nec imperialis decretis, nec sacerdotum conventui praesentiam faciat sui. »

(2) Ambroise (ep. cit.) parlant du pape : « ... quoniam praesumimus ea te [l'Théophile, à qui la lettre est adressée] indicaturum, quae etiam illi dispiciere negant. »

(3) Ce concile n'est connu que par un extrait d'une lettre de Sévère d'Antioche (éd. BROOKS, *Select letters*, p. 223-224), tiré de l'Oubli par CAVALLERA (op. cit., p. 286). Théophile avait été invité à présider l'assemblée, mais les devoirs de sa charge ne lui permirent pas de quitter Alexandrie à ce moment-là.

CHAPITRE III DU SECOND AU TROISIÈME CONCILE

Les événements qui se sont déroulés à Antioche et dans les églises du diocèse d'Orient depuis l'ordination de Paulin par Lucifer de Cagliari jusqu'à l'époque où nous voici arrivés méritent d'être, un instant, repris dans un coup d'œil d'ensemble. Durant ces trente années, de 362 à 392, la route a été préparée à un schisme autrement important et de conséquences beaucoup plus graves que celui d'Antioche : la rupture du front orthodoxe en Orient.

On a vu durant ces trente années que domine la haute figure de Mélèce s'aggraver entre l'Orient et l'Occident un malentendu dont les premiers symptômes étaient déjà apparus à Nicée. Il est évident que les préoccupations n'étaient pas les mêmes de côté et d'autre ; on ne parlait pas la même langue, qu'il s'agisse de l'idiome lui-même ou du vocabulaire théologique approprié aux personnes divines. Premier fait.

Deuxième fait. L'Occident a été long à entendre et à comprendre la plainte des Orientaux, à saisir la violence et les ravages de l'arianisme mitigé ; il a déclenché un moment les efforts de s. Basile ; il n'a jamais eu un mot pour Mélèce. Bien au contraire, — et malgré les avis réitérés de Basile, — après avoir installé Paulin, il l'a soutenu jusqu'au bout de son existence ; il a envoyé Évagre dont il n'était pas sans connaître les tendances, peut-on croire légitimement ; il a prêté l'oreille à Vital, le disciple d'Apollinaire ; il a tardé à condamner Timothée de Beyrouth, ou du moins à faire connaître sa réprobation ; il a accueilli Maxime honteusement chassé de Constantinople ; il a mis près de vingt ans à reconnaître Flavien et l'on put se demander, un instant, s'il ne le mettait pas sur le même pied qu'Évagre, bien que celui-ci fut élu contre les canons.

Troisième fait, étroitement lié aux deux précédents et fourniissant l'explication du second. Alexandrie est devenue peu à peu le vicariat de l'Occident, sa liaison avec le reste de l'église d'Orient. Saint Athanase avait droit, certes, à remplir un rôle de cette importance ; la fermeté de sa doctrine et la trempe de son caractère, les épreuves qu'il avait subies pour la foi dès le lendemain du concile de Nicée et jusqu'à sa

ROBERT DEVREESSE

LE

PATRIARCAT D'ANTIOCHE

IMPRIMATUR :

Die 15^e Decembris 1944.

+ Emmanuel card. SUHARD.
archep. Parisiensis.

DEPUIS LA PAIX DE L'ÉGLISE
JUSQU'A LA CONQUÊTE ARABE

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs

RUE BONAPARTE, 90

1945